*Storytelling* ou la communication dévoyée

François OST

N’étant pas un adepte de la chose (*storytelling*, ou «accroche narrative » en traduction recommandée), je commencerai par une définition, et non une anecdote croustillante vous la faisant immédiatement adorer (*liker)* ou détester. Le *storytelling* est l’application de procédés narratifs à la communication, en vue de susciter une forte adhésion du public. En clair : raconter des histoires en manipulant les désirs, peurs et fantasmes des groupes visés, comme le souligne, on ne peut plus nettement, Christian Salmon dans le titre même de l’ouvrage qu’il y consacre : *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et formater les esprits* (La Découverte, 2007).

Dans un monde fonctionnant à l’émotion plus qu’à la raison, le *storytelling* est devenu omniprésent. On connaissait ses ravages en politique (dans les années ’30 Goebbels inventait le mythe du *Reich de mille ans*, et les propagandistes de Staline lui donnaient la réplique), le relais est pris aujourd’hui par les *spin doctors* (littéralement : ceux qui brodent, font tourner, détournent) qui vendent les candidats à la présidence en leur fabriquant de toutes pièces une histoire « vendeuse » (quand ce ne sont pas des comédiens eux-mêmes qui se présentent aux élections). Mais le procédé gagne tous les secteurs de la communication, à commencer, bien entendu, par le marketing et la publicité qui insistent bien moins sur les qualités intrinsèques du produit que sur le rêve auquel il donne accès. On sait aussi combien le message religieux des télévangélistes y excelle – il est vrai que l’enfer et le paradis ont toujours fait recette. Même le Pentagone et la CIA travaillent désormais en étroite collaboration avec les spécialistes d’Hollywood à la configuration de scénarios de stratégies de guerres et de contre-guerres dont on espère qu’elles resteront virtuelles. Quant au public lui-même, il ne demeure pas en reste : il suffit de suivre les émissions de *téléréalité* (vraiment ?) pour se convaincre de la complaisance extrême avec laquelle les gens dévoilent leurs histoires les plus personnelles – devenant ainsi les producteurs d’eux-mêmes, pour le grand plaisir des propriétaires de chaînes.

Sans doute – et là réside la force du procédé – est-il vrai que nous sommes fondamentalement des *homo (mulier) fabulans* : des êtres qui nous racontons des histoires. C’est la fable qui nous met en mouvement (*e-movere*, d’où émotion), c’est, comme le rappelait le philosophe Paul Ricoeur, le récit qui « donne à penser ». L’imagination est donc bien la plus fondamentale de nos catégories cognitives (même Kant, le rationaliste, le concédait). Et, au plan collectif, on a raison de rappeler que nos communautés, quand elle existent, sont des « communautés narratives », tandis que nos Constitutions, quand elles fonctionnent, en sont le « roman politique », et les juges constitutionnels, les « conteurs moraux ». Mais, on peut l’espérer, dans tous ces cas, si le récit donne le ton, la raison prend le relais, la critique fait le tri, le débat remet les choses en perspective.

Or ici, on le comprend, l’histoire est conçue pour fasciner, tétaniser, anesthésier l’esprit critique : de l’émotion à l’action (le vote, l’achat) le lien postulé est immédiat. Deux facteurs contemporains contribuent à amplifier le phénomène. D’une part, l’emprise des réseaux sociaux qui cultivent une culture de « l’entre-soi » ; s’il est vrai qu’on se détourne des medias institutionnels (grands journaux, chaînes publiques) et qu’on préfère communiquer sur les réseaux qui nous ressemblent, il n’est pas étonnant qu’ «on s’en laisse conter » et qu’on est prêt à prendre pour argent comptant tout ce que nos désirs nous poussent à croire – ce qui conduit au deuxième facteur : le succès des *fake news*. Ici la manipulation des esprits prend la forme du mensonge pur et simple, jusque et y compris , les formes les plus extrêmes des théories du complot.

Et la mémoire (thème de ce dossier) dans tout cela ? Je la mettrais du côté des antidotes à opposer au *storytelling* : attester du passé tel qu’il fut, archiver soigneusement ses témoignages, relire les classiques, voilà les premiers gestes de retour à la raison. On se souvient que *Big Brother*, dans *1984*, n’avait de cesse que de trafiquer les archives ; à l’inverse, Winston, le résistant, trouvait refuge chez un brocanteur, dernier témoin d’un passé de liberté.

L’enseignement de l’histoire et de la littérature sont également des contre-poisons bienvenus ; non pour opposer la raison à l’émotion ou l’imagination, mais pour apprendre à discriminer entre les histoires qui émancipent et celles qui aliènent.

Et aussi la préservation des espaces publiques de la critique, terrain et terreau des Lumières : les bibliothèques publiques, par exemple.